

## CRITIQUE MUSICALE, VOL. 7 (1849-1851)

PAR HECTOR BERLIOZ

Société Française de Musicologie/Symétrie. 712 p. 55 €

La Société Française de Musicologie (diffusion : Symétrie) prend la suite de Buchet-Chastel et poursuit la publication intégrale des articles écrits par Berlioz, sans modifier ni la présentation (sommaires détaillés, index des noms et des œuvres, notes précises et érudites d'Anne Bongrain et Marie-Hélène Coudroy-Saghai), ni la maquette choisies jusque-là. Ce septième volume, aussi dense que les précédents, n'embrasse que trois années : c'est dire que l'activité de Berlioz (journaliste), malgré le passage de la Monarchie de Juillet à la II<sup>e</sup> République, en attendant le Second Empire, ne faiblit pas. Il est vrai que Berlioz (compositeur), depuis la création malheureuse de *La Damnation de Faust* (1846), se méfie du public parisien et ne lui donnera pas de grande partition à entendre avant *L'Enfance du Christ* (1854) et le *Te Deum*, composé dès 1849 mais créé seulement en 1855. La presse est donc pour lui une source essentielle de revenus, même si le *Journal des débats* n'est plus le quotidien en vue qu'il était sous Louis-Philippe, et même si Berlioz n'a guère de tendresse pour la République, toujours suspecte de nourrir un « état de choses antimusical » et de se désintéresser de l'art. Les révolutions, pour lui ? Une « gigantesque orgie dont le bruit fracassant ébranle en ce moment l'Europe ». Comme à son habitude, Berlioz passe en revue tous les aspects de la vie musicale : les œuvres nouvelles (notamment *Le Prophète* de Meyerbeer, qui fait l'objet de commentaires



détaillés), les reprises, les débuts de telle chanteuse ou de tel virtuose, le devenir des musiciens, la claque, etc. Il revient sur des sujets qui sont chez lui des sujets obligés, le respect dû aux partitions, par exemple, ou les droits que doivent acquitter les organisateurs de concerts : « Encore les brigands courent-ils quelques risques, et nos seigneurs les percepteurs, protégés par la loi (...) n'ont absolument rien à redouter. » Quant au style non plus, rien ne change, et c'est tant mieux. Berlioz continue d'être disert, de passer de la critique au reportage, du compte rendu sérieux au dialogue bouffon, de la digression au conte fantastique, tout en semant, ici et là, des citations et des souvenirs

littéraires qui font aussi l'étoffe de sa manière d'écrire. Berlioz est irrésistible quand il n'a pas envie de rendre compte des *Porcherons* de Sauvage et, à la place, rêve de la *Symphonie n° 8* de Beethoven qui est jouée pendant qu'il rédige son article, article qu'il consacre entièrement à la symphonie !

On apprend, entre mille choses, qu'Halévy utilise les quarts de ton dans sa cantate *Prométhée enchaîné*, qu'on peut estimer à cinq mille auditeurs « cette partie de la population de Paris qui possède l'intelligence et le sentiment de l'art » (y en a-t-il beaucoup plus aujourd'hui ?). On retrouve aussi la générosité de Berlioz, se tenant prêt à défendre les partitions qui lui tiennent à cœur, même quand l'actualité ne l'y pousse pas. Ainsi, *La Nuit de Noël* de Reber : « C'est parce que j'ai lu cette charmante partition, que le désir m'est venu de parler ici d'elle et de son auteur. »

Ces années-là sont également celles de la mort de Chopin et de Spontini, celles de la publication des œuvres de Paganini, celles des grandes expositions où il est possible de constater les avancées de la facture instrumentale, que ce soit aux Champs-Élysées, en 1849 ou, bien sûr, à Londres, en 1851. Et c'est à Londres que Berlioz connaît « la chose la plus extraordinaire que j'aie vue et entendue depuis que j'existe » : la réunion de six mille cinq cents voix d'enfants dans la cathédrale Saint-Paul, qui lui donnera l'idée d'ajouter un chœur d'enfants à son propre *Te Deum*. « Grand peuple, qui a l'instinct des grandes choses !!! l'âme de Shakespeare est en lui ! » : ou comment ne jamais oublier que l'histoire d'amour entre Berlioz et l'Angleterre est une histoire au long cours.

Christian Wasselin

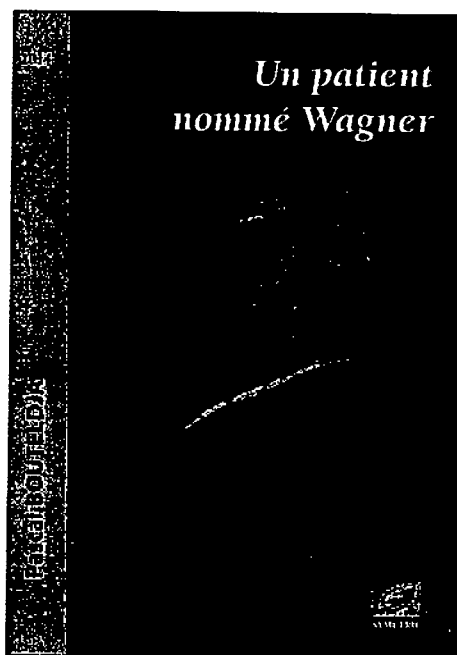
## UN PATIENT NOMMÉ WAGNER

PAR PASCAL BOUTELDJA

Symétrie, Lyon. 314 p. 40 €

Le titre n'est pas assez explicite, ou trop modeste. Dans ce gros ouvrage, tiré de sa thèse de médecine (Lyon, 1996), Pascal Bouteldja, à qui l'on devait déjà, avec Jacques Barioz, la précieuse *Bibliographie wagnérienne française* (voir O.M. n° 53 p. 96 de juillet-août 2010), traite en fait de la vie entière et de la personnalité de Richard Wagner, abordées sous l'angle de la maladie, qui est effectivement un leitmotiv de *Ma vie*, de la *Correspondance* et du *Journal* de Cosima. Trois parties, d'importance inégale. La première (« Le malade ») reprend une nouvelle fois un récit chronologique complet, en relevant minutieusement tous les aléas de santé, avec un psychosomatisme marqué, quelques problèmes spécifiques, dont le fameux érysipèle facial, et des emballements non moins caractéristiques, dont la passion pour l'hydrothérapie, qui est aussi un trait d'époque. On ne s'en plaindra pas, tant le récit, écrit d'une plume aisée, est remarquablement informé, puisé aux sources les plus récentes, avec de nombreuses

citations de textes rares ou peu faciles d'accès. Mises au point très complètes, aussi, sur plusieurs épisodes, la mort à Venise, par exemple, l'auteur faisant définitivement justice



de la légende d'une fin scabreuse, à la Félix Faure (reprise encore récemment par Vincent Borel, dans son roman sur le compositeur). Le deuxième volet (« L'homme ») ose s'attaquer, après le physique (à commencer par la taille exacte, ou la déviation de l'œil gauche – ou hétérochorie), à une analyse de la personnalité, mais le fait avec prudence et modestie, pour un portrait convaincant (présentation très claire des approches psychologiques et psychanalytiques diverses, ou des hypothèses plus ou moins hasardées sur la sexualité wagnérienne). Et éclairant des points obscurs ou discutés, tel l'attachement inusuel pour les vêtements (et dessous) de soie qui, à l'époque même, a fait beaucoup jaser... Le troisième (« Le patient »), plus limité mais utile, traite des relations de Wagner à la médecine et aux médecins (cinq portraits détaillés, dont celui du fameux Auguste de Gaspérini, le meilleur connaisseur et défenseur du compositeur à Paris, au milieu du siècle). Des encartés et des annexes apportent des détails sur des points plus techniques.

Pas de conclusion, mais un travail vraiment neuf et utile, qui se lit d'un bout à l'autre comme un roman... vrai.

François Lehel